

Isabelle MONTOURCY

Mes adieux à la Scène, merci
Gérard Miller

Autobiographie



Alexandrie Online

Ce texte est hébergé sur le site d'Alexandrie à l'adresse <http://www.alexandrie.org>

Toute reproduction ou diffusion est interdite sans l'accord de son auteur

Date de publication : 12-04-2010

Conformément aux conventions internationales relatives à la propriété intellectuelle, cette oeuvre est protégée. Le titulaire des droits autorise : la reproduction et la représentation à titre de copie privée ou des fins d'enseignement et de recherche et en dehors de toute utilisation lucrative. Ceci, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, tels que signalés dans l'ouvrage.

Extrait

Nous sommes tous amenés un jour ou l'autre à être en représentation théâtrale devant notre entourage, face à la société, et ce bien malgré nous. Aspirés par le dogme de l'intégration et de la normalité, nous devons manœuvrer dans la vie en tenant compte des pressions familiales et sociales. Il nous faut nous ajuster par rapport à nos semblables mais encore devons-nous avoir la connaissance suffisante de nous-mêmes pour trouver l'équilibre entre ce que l'on montre aux autres et ce que l'on est réellement. Et quand bien même. Depuis notre naissance et au moment précis du désir d'enfant de nos géniteurs, notre voie est déjà tracée selon que l'on naît dans une famille favorisée ou non, privilégiée ou non. Si l'on tient compte du poids des gènes qui nous constituent, celui de l'éducation que nous avons reçue et celui de la case sociale où nous sommes nés, la marge de liberté qui nous reste est étroite.

Nous pensons tous être libres, autonomes et indépendants mais c'est un leurre. Nous sommes conditionnés par notre histoire et assujettis, dans une certaine mesure, à la société dans laquelle nous vivons.

Partagée entre l'envie de m'évader dans mes rêves, c'est-à-dire vivre ma vie par procuration, et le désir de prendre mon destin en main, une nouvelle trajectoire s'imposa à moi par une belle soirée de printemps, le 30 avril 2001, à vingt heures sonnantes et trébuchantes.

A partir de ce jour, j'ai entrepris un voyage singulier, extraordinaire, authentique ne m'offrant ni baume, ni mirage, ni faux-semblant. Seulement une confrontation avec moi-même avec la volonté d'en découdre une fois pour toute avec cette vie faite d'illusions et fardée d'habits empruntés.

L'objectif que je me suis assignée au début de cette aventure, c'est de rejoindre la berge grandie, libre, débarrassée de ces angoisses qui phagocytent mon intime. Tour à tour dissimulée, protégée, ignorée, mon intimité est devenue étrangère à moi. Pourquoi ? Pourquoi suis-je aussi influençable, n'écoulant jamais ce que mon cœur me dicte. Pourquoi mes pensées sont-elles toujours compliquées, contradictoires ? Comment me débarrasser d'un revers de main des années d'étiquettes gentiment cousues dans mon dos ? Comment récupérer les rênes de ma vie ?

Pour tenter de répondre à toutes ces questions, il m'a semblé que la psychanalyse était à même de m'aider à voir plus clair en moi. J'avais l'intuition que cette pratique – sans la connaître - était appropriée à mon malaise, à mon mal être. Je n'avais pas le choix à vrai dire. Mes comportements agressifs, asociaux, destructeurs devenaient si répétitifs qu'une souffrance s'était installée de manière durable et je ne pouvais plus la gérer.

La psychanalyse se propose de repérer ce qui est propre à nous, ce qui

nous fixe, ce qui nous constitue afin de nous libérer de nos symptômes. C'est un voyage au pays de l'inconscient, un voyage que l'on fait à deux pour une durée indéterminée.

Pour m'assister dans cette pérégrination, j'ai choisi un compagnon de route qui m'a aidée tout au long de cette exploration initiatique à franchir les obstacles un à un.

Le choix de mon analyste, le médiatique Gérard Miller, fut une évidence. C'était lui que je voulais et personne d'autre. Pour une expérience aussi exceptionnelle que l'est la cure analytique, il me fallait un psychanalyste d'exception. Non pas dans le sens talentueux du terme – encore que ... -, mais dans le sens qui sort de l'ordinaire, qui n'est pas banal. Plutôt que de dire que j'ai choisi mon psy, il est plus judicieux d'affirmer que j'ai investi sur lui.

Pourquoi Gérard Miller ? Parce qu'il me paraissait fondamental de ressentir de la sympathie et de l'admiration pour l'homme que j'allais côtoyer pendant des années. Ecorché vif, bouillonnant à la sensibilité viscéralement ancrée en lui – sa véritable nature - et non maquillée pour l'évènement, Gérard Miller est un homme passionné et passionnant, juste, profondément humain, digne de confiance parce qu'il reste fidèle à ses convictions. Loin d'être indifférente à sa personnalité qui me servira plus tard de référence, j'étais convaincue qu'il serait le compagnon de route idéal. J'ai assumé ce choix en lui glissant un jour à l'oreille que s'il avait été un psychanalyste quelconque, je ne serais jamais venue le voir... et je n'aurais jamais entamé une analyse non plus.

Si vous êtes confortablement installés, je vous propose d'entrer à présent dans le vif du sujet.

A l'approche de la trentaine, j'avais l'impression de ne pas puiser dans ma vie ce que j'étais en droit d'en espérer. Je subissais un enfermement psychique, affectif, relationnel sans pouvoir m'en défaire. J'avais tout pour être heureuse selon mes proches, mais je ne l'étais pas. Mon mutisme était d'évidence l'expression d'un mal être. Il est des récits de voyage qui ne peuvent se faire l'écho d'aucun partage et j'avais décidé que ce que j'avais au fond de moi ne ferait pas exception. Aucune plainte, aucune larme, aucune émotion ne devait franchir le barrage que me garantissait mon corps. Anesthésiée, je donnais l'apparence de quelqu'un qui ne souffrait pas.

Et pourtant. Doutes, craintes, peurs envahissaient petit à petit mon psychisme. Plongeant à longueur de journée dans mes pensées obsédantes, je luttais contre mes angoisses névrotiques perpétuelles. Je vivais l'inquiétude comme une ivresse ; exaltée d'un côté, déchirée de l'autre et au final, complètement épuisée. J'étais bancale, toujours avec un pied de travers, sans espoir de stabilité. Honteuse de manquer d'assurance et de

structure, je me réfugiais derrière des personnages et mes proches n'y voyaient que du feu. C'est mon psychanalyste, non dupe, qui a mis à jour la supercherie dans une séance illustrant parfaitement le titre de mon récit.

Nous sommes dans la première année de ma cure. Après une séparation d'un mois et demi pour les congés d'été – ceux de Gérard Miller, soyons précis -, j'ai du mal à reprendre le fil de nos entretiens et une envie d'arrêter l'analyse commence à me titiller. A peine allongée sur le divan, j'endosse mes habits de scène et commence la séance ainsi.

- J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer et ça va même vous faire plaisir... Je vous quitte !

Silence.

- Bah, vous n'avez pas encore sorti le champagne ?

Silence.

- De toute façon, vous m'énervez et je perds mon temps ici. Dès que je parle en séance, ça annule l'effet escompté de la parole car je suis étrangère à ce que je dis.

Mon analyste intervient enfin en prenant acte de mes dernières paroles.

- Vous faites une description très juste de votre problème.

Je reste sur son intervention, à demi consciente. Étrangère. Tiens, pourquoi ai-je utilisé ce mot ? Puis après quelques secondes de silence, il me donne son avis.

- Depuis le début, vous êtes en représentation, vous contrôlez ce que vous dites dans l'attente de produire chez moi un effet. Le jour où vous sortirez de votre réserve, l'analyse pourra enfin commencer.

Merde ! Je suis toute honteuse d'avoir été démasquée de la sorte. Il est vrai que j'évite depuis le début de l'analyse d'être moi-même pour ne pas le contrarier, lui déplaire. Je rebondis.

- D'accord, je vais être plus sérieuse à l'avenir.

- Je ne vous demande pas d'être plus sérieuse mais d'entendre ce que je vous dis.

- Mais vous savez bien que je n'écoute que vous papa ! Si je ne parle pas davantage, c'est parce que je ne veux pas verser de larme chez vous et c'est pour cette raison que je contrôle ma parole.

- On est encore loin de la larme qui coule et pour ça, vous devez d'abord vous lâcher.

La séance se termine. Je n'ai pas le sourire, vexée d'avoir pris en pleine figure mes quatre vérités sans aucun ménagement. Pourtant, mon analyste a raison. Si je veux continuer à me jouer la comédie, je resterai toujours sous l'emprise des autres. Mais si je préfère m'engager dans ma vie, je dois être alors à la fois actrice, scénariste et réalisatrice. D'où la nécessité de quitter le devant de la scène en espérant y retourner avec le bon costume.

Isabelle MONTOURCY

A 28 ans, Isabelle Montourcy a découvert la psychanalyse qui l'a aidée à se délivrer de sa geôle imaginaire. Reconnaisante envers son analyste Gérard Miller, elle a choisi l'écriture pour témoigner de cette formidable rencontre qui a bouleversé sa vie.

Mes adieux à la Scène, merci Gérard Miller

Ce récit autobiographique est le témoignage d'une expérience unique qui a radicalement transformé la vie de l'auteur. La cure analytique est un voyage au pays de l'inconscient, une aventure humaine fascinante, complexe, euphorisante, douloureuse, mais, dans tous les cas, déterminante. Ce récit est également l'évocation d'une rencontre avec son psychanalyste : Gérard Miller. Il a été le compagnon bienveillant de sa souffrance, puis le témoin privilégié de son feu d'artifice intérieur. Sans son aide, précieuse et indispensable, l'auteur ne serait pas celle qu'elle est aujourd'hui... une maman capable désormais d'apprécier toutes les saveurs de la vie.